

# **La jeune femme du TGV**

par

Patrick S. VAST

*Ce texte est la transposition dans une autre époque et donc un autre contexte, de la nouvelle « La jeune femme du compartiment »*

C'était un début d'après-midi de novembre 2020. Le TGV Paris-Bruxelles était garé au quai numéro 5, et il y avait beaucoup de monde dans le hall de la gare du Nord : pour la plupart des civils, mais aussi des soldats en treillis, le fusil-mitrailleur à l'épaule, ainsi que des CRS en tenue de combat.

Francis Loine marchait parmi toute cette population hétérogène en s'efforçant de ne pas attirer l'attention sur lui. Il était vêtu d'un chaud manteau pour se protéger du froid humide de cette journée de grisaille, et tenait à la main un sac de voyage. Cet homme de 30 ans voulait se faire le plus discret possible. Il savait que ce n'était pas sa haute taille et sa carrure imposante qui risquaient le plus d'attirer l'attention sur lui, mais plutôt sa moustache et sa chevelure bien trop foncées par rapport à sa peau très blanche, et surtout ses yeux d'un bleu pâle qu'il tentait de dissimuler derrière de grosses lunettes aux verres épais. Tout cela était trop factice, comme les papiers d'identité qu'on lui avait remis, et qui ne constituaient vraiment pas un modèle de contrefaçon.

Il compta son billet, puis gagna le quai numéro 5. Sur celui-ci, parmi d'autres voyageurs, il y avait quelques amoureux qui profitaient des derniers instants avant de se séparer. Mais ce que vit surtout Francis, ce furent deux hommes vêtus de manteaux de cuir noir arrivant vers lui. Des membres de la Police Politique ! Il ne manquait plus que cela ! Francis monta rapidement dans la première voiture qui s'offrit à lui, sans se soucier de ce qui était inscrit sur son billet. Il chercha une

place de libre, et apercevant deux CRS qui se tenaient debout au fond de la voiture, il opta pour la première qui se présenta. Il plaça son sac dans le porte-bagages, et sans même enlever son manteau, s'assit près de la fenêtre.

Très peu de temps après, une jeune femme blonde vêtue d'un manteau de cuir noir, vint prendre place juste à côté de lui en lui souriant.

Francis se raidit ; la jeune femme appartenait très probablement à la Police Politique.

Il lui adressa à son tour un sourire, et convaincu qu'il valait mieux engager la conversation, demanda :

— Vous allez à Bruxelles ?

— Oui, dit la jeune femme, avec une voix qui ne laissait paraître aucun accent. Vous aussi, vous allez dans cette ville ?

Francis allait répondre, mais au même moment, il vit les deux CRS venir vers eux. Quand ils passèrent à côté de la jeune femme, ils lui lancèrent un petit bonjour, et continuèrent leur chemin.

— Vous aussi, vous allez à Bruxelles ? reprit la jeune femme.

Francis sentait encore son coeur battre lourdement dans sa poitrine.

— Heu... oui, fit-il d'une voix mal assurée. Je vais rendre visite à une vieille tante qui est un peu seule.

La jeune femme opina de la tête.

— On a trop souvent tendance à délaissier les personnes âgées, commenta-t-elle. Votre démarche est louable.

Une légère sonnerie retentit, et le TGV démarra.

— Nous voilà partis, fit Francis tout en détaillant la jeune femme.

Elle était grande, possédait un visage agréable, et ses cheveux étaient coupés plutôt courts. Ses yeux bleu vert fixaient Francis quand elle lui parlait, et on y lisait une certaine ironie qui ne pouvait que l'inquiéter. Il se demandait si elle ne jouait pas un jeu pervers ; si elle n'allait pas le livrer quand

bon lui semblerait aux CRS, ou aux deux membres de la Police Politique qui avaient dû monter dans le train.

Pour Francis, il fallait avant tout essayer de sauver sa peau, essayer de faire croire, même si l'entreprise était risquée, qu'il n'était pas un opposant au Régime ; un opposant qui avait à la va-vite teint ses cheveux et sa moustache en brun, tenté de changer un peu plus son apparence en s'affublant de lunettes, et qui, pour terminer, était muni de faux papiers d'identité fabriqués dans la précipitation.

Les immeubles en plexiglas de la banlieue commencèrent à défiler.

— C'est incroyable comme notre très cher Président a su transformer ces lieux autrefois si pitoyables, commenta la jeune femme.

Francis rebondit sur ces paroles.

— Oui, en 13 ans il a complètement métamorphosé le pays. Nous lui devons énormément.

— C'est certain, fit la jeune femme, et quand je pense qu'il existe des opposants.

— Oh, ils sont si peu nombreux, que cela ne compte pas ! s'exclama Francis. Prenons plutôt en compte l'immense majorité de nos concitoyens qui est favorable au Régime.

La jeune femme sourit.

— Vous en faites bien sûr partie.

— Évidemment, j'ai voté pour notre Président les deux fois où il a brigué le suffrage universel, et j'ai tout naturellement voté oui au référendum qu'il a organisé lors de son deuxième mandat, afin de changer la Constitution et permettre son élection à vie.

Francis se demandait comment il arrivait à tenir un pareil discours ; lui, l'opposant, le résistant, parlait comme un inconditionnel du Régime, où encore comme une partie non négligeable de la population totalement anesthésiée par la propagande délivrée par les médias aux ordres du Président à vie.

— Je suis entièrement de votre avis, fit la jeune femme. Et je suis vraiment très heureuse d'avoir rencontré un compatriote comme vous.

Francis la congratula d'un large sourire, qui s'évanouit d'un coup lorsqu'il vit arriver deux hommes vêtus de manteaux de cuir noir. Il reconnut aussitôt les deux membres de la Police Politique qui étaient sur le quai. Ils avaient tous les deux le crâne rasé ; l'un était de petite taille et portait des lunettes cerclées d'or, et l'autre qui était assez grand, avait une cicatrice qui lui barrait la joue droite.

Ils s'arrêtèrent à côté de la jeune femme qui leur dit quelques banalités, mais le plus grand désigna Francis du doigt, et expliqua qu'ils étaient à la recherche d'un dangereux opposant au Régime ; un journaliste de la pire espèce qu'il fallait absolument arrêter. Mais la jeune femme leur expliqua que son compagnon de voyage était acquis au Régime et qu'il ne pouvait s'agir de lui ; qu'il valait mieux qu'ils contrôlent les autres voyageurs. Lorsqu'elle eut fini, les deux policiers regardèrent encore Francis d'un oeil soupçonneux ; puis comme à regret, ils allèrent voir plus loin.

Francis était inondé de sueur et totalement blême. La jeune femme lui sourit, ce qui le décontracta un peu.

Le train roulait maintenant en pleine campagne. Francis se demandait si tout cela était bien vrai. La chance s'était-elle mise à ce point de son côté ? Quelle bonne étoile l'avait-elle amené jusqu'à cette voiture de TGV pour y rencontrer une jeune femme qui venait ni plus ni moins de lui sauver la vie ?

Le train s'arrêta en gare de Lille, puis ce fut Tourcoing. Petit à petit, on approchait de Bruxelles. Francis et la jeune femme avaient discuté jusque-là de tout et de rien. Quand le train redémarra de la gare de Tourcoing, les deux policiers repassèrent dans l'allée, et ne purent s'empêcher de regarder Francis.

— Apparemment, ils n'ont pas encore arrêté le journaliste, commenta la jeune femme.

Francis se crut obligé d'ajouter :

— Mais s'il y a vraiment un ennemi du Régime dans le train, ne sommes-nous pas en danger ?

La jeune femme prit un air étrange pour répondre :

— Non, il doit se cacher pour tenter de sauver sa peau. Et puis, il y a pas mal de soldats à bord du train. S'il tentait quoi que ce soit, il serait vite abattu.

La jeune femme avait pris un ton très dur pour prononcer ces derniers mots.

Francis les reçut en pleine poitrine, et se rappela qu'il avait avant tout affaire à une ennemie.

Il ne pouvait d'ailleurs pas trouver la quiétude, et sursauta vivement quand le train s'arrêta.

— Nous sommes arrivés à la frontière, fit la jeune femme ; il faut attendre les douaniers.

Dans un souci de protectionnisme extrême, le Régime avait rétabli les frontières, et bien évidemment les contrôles douaniers.

Bientôt, trois agents des douanes apparurent dans la voiture, puis commencèrent à contrôler les voyageurs, et notamment leurs billets. Francis craignait le pire, car le numéro de sa place ne correspondait évidemment pas à celui de son billet ; et cela ne pouvait que le rendre suspect. Mais quand arriva le tour de la jeune femme d'être contrôlée, les douaniers la saluèrent en portant chacun deux doigts à leur képi, et comme elle était en pleine conversation avec Francis, celui-ci eut droit au même salut.

Le TGV finit par redémarrer, et Francis en fut soulagé.

Il ne le fut que plus lorsque le train entra en gare de Bruxelles.

Il valait mieux qu'il ne s'éternise pas ; une fois le train à l'arrêt, il se leva, puis récupéra sa valise.

Il tendit alors la main vers la jeune femme qui ne s'était pas encore levée, pour la saluer.

— Eh bien, fit celle-ci, vous me paraissez très pressé !

— C'est que j'ai un bon bout de chemin à faire à pied, déclara Francis.

Il n'avait vraiment rien trouvé de mieux pour expliquer son empressement.

La jeune femme se leva à son tour, puis serra sa main.

— Alors, bonne continuation, fit-elle, et au plaisir de vous revoir un jour.

Francis hocha la tête, puis se hâta de quitter la voiture. Il descendit sur le quai, et marcha d'un bon pas vers la gare. Il traversa le hall sans perdre de temps, et une fois sorti de la gare, il crut qu'il allait défaillir. Toute la tension qu'il avait emmagasinée durant le voyage, lui donnait le tournis. Il respira profondément, puis se mit à marcher, en s'efforçant surtout de ne pas regarder derrière lui, persuadé qu'il avait une meute de CRS et de membres de la Police Politique à ses trousses.

\*\*\*

### Cinq ans plus tard

Francis n'avait pas connu par la suite d'émotions plus fortes, même s'il avait dû se cacher jusqu'à ce qui s'était appelé le Mouvement Démocratique Européen, vienne donner un coup de main aux résistants de l'intérieur, pour abattre le Régime qui était devenu de plus en plus despotique, au point de mécontenter une partie importante de la population.

Une fois la démocratie rétablie, il avait retrouvé sa place dans le journal qui l'employait avant la main-mise totale du Régime sur les médias, et sa fuite vers la Belgique.

Et un jour, alors qu'il venait d'arriver justement à l'ambassade de ce pays pour y effectuer un reportage, il entendit soudain une voix de femme demander avec un accent belge très prononcé :

— Vous êtes l'envoyé spécial du journal *Résurgence* ?

Il se retourna et sursauta.

Devant lui, il y avait une jeune femme blonde portant un tailleur noir, qui le fixa aussitôt de ses yeux bleu vert. Il n'existait vraiment aucun doute sur l'identité de cette personne.

— Mais... mais, vous êtes la jeune femme du TGV ! fit-il.

— Comment ? s'étonna la jeune femme

— Oui, reprit Francis, souvenez-vous de moi. Imaginez-moi avec de grosses lunettes, et des

cheveux et une moustache teints en brun.

La jeune femme éclata aussitôt de rire.

— C'est vrai que vous avez vraiment changé, dit-elle en détaillant le grand gaillard blond et glabre qui se trouvait devant elle.

— Mais, avant, vous n'aviez pas d'accent ! poursuivit Francis.

— Bien sûr, fit la jeune femme d'un air malicieux, puisque j'étais Irène Lamblin, auxiliaire de la Police Politique. Et à ce titre, j'ai dû faire beaucoup d'efforts pour parvenir à gommer complètement mon accent tournaisien.

Francis eut un mouvement de recul, puis, complètement décontenancé, il demanda :

— Et maintenant, qui êtes-vous ?

— Celle que je n'ai jamais cessé d'être : Liza Dewasne. Durant la période où sévissait votre Président à vie, je faisais partie du Mouvement Démocratique Européen, et c'est à ce titre que j'étais devenue Irène Lamblin et que j'avais infiltré la Police Politique. Dans toute l'Europe, on craignait la contagion. Que des chefs de gouvernement confisquent la démocratie. Et ce risque existait tout particulièrement en Belgique à cause des remous politiques que nous connaissions. C'est pour cela que le Mouvement Démocratique Européen s'est créé, et sa première tâche a été d'oeuvrer pour que votre pays retrouve ses institutions.

— Mais... mais... alors, bredouilla Francis.

— Alors, on peut dire que vous aviez choisi la bonne place dans le TGV il y a cinq ans. Si vous en aviez choisi une autre, il est fort probable que les deux agents de la Police Politique vous auraient arrêté. J'ai pris un très grand risque en vous protégeant, tellement c'était visible que vous étiez l'homme qu'ils recherchaient.

— Mais, fit Francis, je n'avais pas choisi ma place, j'y suis arrivé par... Et, au fait, comment êtes vous arrivée dans cette ambassade ?

— Eh bien, je travaille tout bonnement ici, et l'on m'a chargé d'accueillir l'envoyé spécial du

journal *Résurgence*.

— Alors, dans ce cas, vous l'avez trouvé, fit Francis, il est devant vous.

— Vraiment ! fit Liza. Oh ! j'y pense, après votre reportage, vous avez prévu quelque chose ?

— Non, pas du tout, déclara Francis. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— J'ai envie de vous inviter à trinquer à la santé de celui que l'on doit bien considérer comme un  
vieil ami commun.

— Mais quel est cet ami ?

— Celui que nous n'avons pas réussi à nommer jusqu'ici.

— Mais de qui parlez-vous exactement ?

— Eh bien, du hasard, voyons !